

ASSOCIATION GÉNÉRALE DES MÉDECINS DE FRANCE

22

SOCIÉTÉ DE VAUCLUSE

ÉLOGE

DE MM.

GONNET, WATON ET CAMILLE BERNARD

PRONONCÉ

dans l'Assemblée générale du 23 novembre 1879

Par M. PAMARD, secrétaire



AVIGNON

SEGUIN FRÈRES, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

13, RUE BOUQUERIE, 13

—
1880





MESSIEURS,

Notre Société a été très-éprouvée dans le cours de l'année qui se termine ; elle a perdu à peu de jours d'intervallé trois de ses membres, qui tous les trois ont joué un rôle dans sa modeste histoire, ont fait partie de sa Commission administrative et ont droit de fixer son attention par leurs mérites scientifiques et leurs vertus professionnelles.

Le premier a été Gonnet ! Qui aurait pu l'an dernier à notre Assemblée générale, ou dans les réunions mensuelles qui l'ont suivie, prévoir pareille catastrophe. Il était toujours jeune, toujours plein d'entrain et de gaieté ; il avait sa même faconde, et on le trouvait prêt à parler d'abondance sur tous les sujets. Je me suis souvent demandé, en l'écoutant, ce qu'aurait pu donner Gonnet, si l'éducation médicale première ne lui avait manqué.

Né le 9 janvier 1821 à Sorgues, Frédéric Gonnet fut élevé par un de ses oncles, qui était médecin, et c'est ce qui décida sa vocation. Il fit ses études médicales à Avignon, et, pendant le temps qu'elles durèrent, il fut, ainsi que cela se pratiquait alors, élève dans une pharmacie. Reçu officier de santé à Avignon, le 27 septembre 1847, il vint se fixer au pays natal, où il a exercé pendant plus de trente ans. Je n'insisterai pas, Messieurs, sur cette vie modeste : Gonnet a rempli sa tâche avec un dévouement, une activité et un désintéressement, qui sont,

nous le savons, des vertus communes au corps médical ; sa conduite pendant l'épidémie cholérique de 1854 mérite d'être rappelée. Jeune, plein d'entrain, il sut, au milieu de l'affolement général, faire vaillamment son devoir ; le jour, la nuit, il allait partout où sa présence était réclamée, sans songer à la fatigue et sans prendre souci de la contagion. Sa belle conduite reçut-elle quelque consécration officielle ? Je l'ignore. Il trouva sa récompense dans l'estime et l'affection de ses concitoyens, qui lui donnèrent leur confiance et ne la lui ont jamais retirée. Il avait atteint une situation que bien des docteurs n'atteindront jamais, situation qui était bien méritée.

Gonnet était aimable et savait se faire aimer : je ne sache pas qu'il y ait un membre de notre Société qui ne fut son ami. Quelqu'un a dit sur sa tombe que c'était un artiste, celui-là le connaissait bien. Il n'exerçait pas comme certains, courant le malade comme d'autres courent le cachet : les indispositions le laissaient froid ; mais qu'un cas grave se présentât, alors il n'était plus le même, c'était un duel entre le mal et lui ; ni peines, ni fatigues, ne lui coûtaient, et il ne se retirait que vaincu, mais plus souvent victorieux.

Ce qui manquait à Gonnet, c'étaient, je vous l'ai déjà dit, les premières études médicales, qui avaient été mal faites et faites incomplètement. Il était pourtant arrivé par le travail et l'intelligence à remplacer une partie de ce qui lui manquait ; son bagage scientifique était considérable ; peu de questions à l'ordre du jour le trouvaient étranger ; il avait du bon sens et cette qualité plus précieuse, qui manque quelquefois aux savants, le coup d'œil.

Tout cela n'est plus qu'un souvenir ; Gonnet a succombé brusquement le 22 avril, alors que son état

semblait amélioré, à la suite d'une maladie du cœur. Un grand nombre d'entre nous l'ont accompagné à sa dernière demeure; et nous avons pu nous convaincre que la population de Sorgues se montrait reconnaissante envers celui qui fut son bienfaiteur.

Il aimait à se retrouver au milieu de nous, et pour la première fois il manque à notre Assemblée général; il avait toujours compris ce qu'il y avait d'utile et de fécond dans notre Association: il avait à plusieurs reprises manifesté à quelques-uns d'entre nous son intention de perpétuer sa cotisation; la mort, en le surprenant, l'a empêché de réaliser sa pieuse pensée.

Watton (François-Maximilien-Lubin) était né à Vacqueyras le 5 août 1798. Ses parents avaient une fortune des plus médiocres, et il avait dû commencer à apprendre un état manuel. Mais, se sentant du goût pour les travaux de l'intelligence, et plus particulièrement pour la médecine, il alla trouver M. le docteur Waton, son cousin, qui exerçait, avec succès, à Carpentras, dont il fut maire pendant longues années sous le premier Empire: il lui communiqua ses aspirations, ses projets et se déclara prêt à renoncer à tout ce qui lui reviendrait plus tard de l'héritage paternel, pour faire face aux dépenses, que nécessiteraient ses études. En face d'une résolution aussi énergiquement formulée, le docteur Waton fut vivement impressionné; il observa le jeune homme, lui reconnut de l'intelligence, l'amour du travail, le goût de l'étude; il lui choisit des maîtres. Un an après, notre futur collègue franchissait la première épreuve, le baccalauréat ès-lettres. Il partit alors pour Montpellier, où il commença ses études médicales, tout en conquérant son diplôme de bachelier ès-sciences. Bientôt une place de prosecteur était vacante: l'obtenir était une

fortune pour notre étudiant sans fortune. Il dut partager la place avec celui qui fut plus tard le professeur Boyer.

L'année suivante, il alla concourir à l'internat de Lyon, où il fut nommé le troisième ; pour augmenter des ressources fort insuffisantes, il dut donner des répétitions de médecine, et notamment faire des cours de préparation à l'internat. Il revint ensuite à Montpellier, où le professeur Lallemand, qui l'avait remarqué avant son départ, se l'attacha comme chef de clinique. Il voulait le conserver auprès de lui et le lancer dans la carrière des concours ; mais Waton, toujours poursuivi par ce tyran qui ne pardonne guère, la pauvreté, se hâta de passer sa thèse et vint se fixer à Malaucène. C'est là qu'il épousa la fille d'un ancien chirurgien-major des armées, M. Giraud, l'oncle d'une de nos illustrations Vauclusiennes, M. Giraud, membre de l'Institut et Inspecteur-général des Facultés de droit.

Peu de temps après, il quitta Malaucène pour Vaison, et il y acquit bientôt une clientèle étendue. Les fatigues de chaque jour n'avaient pas diminué son goût pour l'étude, et il ne se désintéressait pas des questions scientifiques. En 1843, il publia, après avoir observé une épidémie qui régna dans le canton de Vaison, un travail sur la fièvre typhoïde, qui fut très-remarqué. Lallemand en avait accepté la dédicace, et l'Académie nationale de Médecine de Lyon, après en avoir pris connaissance, donna à Waton le titre de membre correspondant. Il lut plus tard devant la Société de médecine de Lyon un travail sur *quelques cas rares d'intermittence*, qui fut imprimé dans le *Recueil* de cette Société.

Les questions professionnelles étaient loin de le laisser indifférent ; il a publié un *Mémoire sur ce*

qu'est la Médecine dans les campagnes et ce qu'elle devrait être, où il montre sur le vif toutes les plaies de la médecine rurale, et indique les réformes à introduire dans la législation, pour que le médecin soit protégé. Ce mémoire eut les honneurs de la lecture devant toutes les sections réunies du Congrès de 1845. Je vous laisse à penser, si l'idée de l'Association devait trouver un partisan convaincu dans Waton. Il fut un des premiers adhérents et des plus enthousiastes. Vous n'avez, sans doute, pas perdu le souvenir de la chaleur toute juvénile avec laquelle il salua l'œuvre nouvelle dans la réunion préparatoire, que nous avions provoquée au mois de juillet 1863. Vos suffrages l'avaient appelé à siéger dans notre Commission administrative, et il n'a cessé d'en faire partie que lorsqu'il l'a demandé, en se fondant sur ses trop nombreuses infirmités.

Ses occupations médicales ne suffisaient pas à une activité comme celle de Waton : il a été juge de paix du canton de Vaison depuis 1830 jusqu'à la loi de 1850, qui enjoignit aux médecins d'opter entre leur profession et leur robe de magistrat ; c'était un excellent juge de paix, et, malgré toutes les sollicitations de ses chefs hiérarchiques, qui lui faisaient entrevoir un avancement rapide, il descendit de son siège, préférant demeurer médecin.

Il fut aussi pendant 33 ans membre du conseil d'arrondissement d'Orange, qu'il présida dix ans.

Dans sa longue carrière, il avait su mériter d'illustres amitiés, celles de Lallemand à Montpellier, de Bonnet à Lyon. Les professeurs de Montpellier et de Lyon qui avaient été ses condisciples et ses concurrents l'accueillirent toujours à bras ouverts. Tous les médecins de Vaucluse, qui ont eu une notoriété quelconque, ont été ses amis. C'était quelqu'un ; il a tou-

jours et beaucoup travaillé ; il n'est cependant pas arrivé à la fortune. Loin de là, lorsque la vieillesse est venue, et avec elle, les infirmités, notre vieil ami, devenu sourd et aveugle, a dû s'adresser à nous, nous confier sa détresse. Nous avons transmis sa demande au Conseil général, et l'Assemblée générale de 1877 lui a accordé une pension de 300 fr., qui a été augmentée de 200 fr. en 1879.

Il ne devait pas jouir longtemps de cette assistance confraternelle ; il succombait le 8 juin dernier à une hématurie succédant à une érysipèle. Il avait près de 81 ans.

Watton laisse deux fils, tous deux médecins. Tous deux ont dû quitter cette ingrate terre de Vaucluse, qui peut nourrir ses médecins, mais ne leur donne pas de quoi élever leur famille ; ils sont allés chercher ailleurs des positions plus sortables, mais ils n'ont pas oublié pour cela leurs anciens condisciples et amis, la terre qui les a vu naître et grandir. Un Watton figure toujours sur la liste des membres de notre Société, et nous verrons toujours avec émotion ce nom, qui est, pour nous, synonyme de travail et d'honorabilité professionnelle.

Ce même mois de juin devait voir disparaître une des figures médicales les plus remarquables de notre département :

Bernard (Raymond-Camille) était né à Saignon, petit village situé à une faible distance de la ville d'Apt, d'une famille qui comptait plusieurs générations de médecins. Son père était mort en 1818, après 35 ans d'une honorable pratique, victime d'un typhus épidémique. Son trisaïeul maternel, André Gordon, exerçait aussi à Saignon, il était allé, en 1720, donner ses soins aux pestiférés de Marseille. Parmi

ses oncles paternels, deux ont également exercé la médecine : l'un a siégé comme représentant du peuple à la Convention nationale, l'autre a été chirurgien-major aux armées.

Après avoir fait son éducation classique au collège d'Apt, Bernard alla suivre les cours de la Faculté de Montpellier, où il soutint sa thèse et obtint le titre de docteur, le 4 mai 1824. Ne trouvant pas son bagage scientifique suffisant, il partit pour Paris, afin d'y compléter son éducation chirurgicale et obstétricale. Ce temps consacré à l'étude, sans aucune préoccupation d'examen à subir ou de clients à contenter, fut un des plus heureux de sa vie, et il se plaisait à le rappeler. Dans ce milieu élevé, parmi ces chercheurs laborieux qui peuplent les hôpitaux de Paris, il se trouvait dans son élément ; mais il lui fallut quitter cette terre promise de l'intelligence et rentrer au pays natal. Il vint se fixer à Apt : mais là, il n'oublia pas ses chères études : il profita du champ d'observation, que lui offrait une clientèle étendue pour se livrer à des recherches auxquelles ses études l'avaient préparé.

Jamais chez lui ne se manifesta cette lassitude qui menace l'esprit, lorsqu'il l'activité du corps s'est épuisée dans la pratique absorbante de chaque jour. Son bagage scientifique est énorme ; si je parcours la liste de ses travaux, je trouve qu'il a touché successivement à toutes les branches de l'art de guérir. Je ne vous fatiguerai pas d'une énumération que vous pourriez trouver trop longue ; mais je dois vous rappeler, qu'il a été successivement lauréat de la Société des sciences médicales de Bruxelles dans le concours de 1843, pour son mémoire sur le *Doute philosophique en médecine*, mémoire dont je recommande la lecture aux médecins légistes ; de la Société de médecine de Marseille en 1843 et 1844 pour un travail ayant pour titre, *De l'esprit*

de corps, parmi les gens de l'art, au point de vue de la réorganisation médicale, travail remarquable, oublié aujourd'hui, mais sur lequel je me propose de revenir dans le cours de cette notice ; enfin de la Société de Médecine de Lyon pour un ouvrage inédit sur les Fièvres intermittentes symptomatiques.

Les communications qu'il a faites à l'Académie de Médecine et les articles qu'il a publiés dans divers journaux sont nombreux. Il a fait construire un nouveau forceps, auquel il a donné le nom de forceps assemblé ; ce forceps était établi sur ce nouveau principe, l'introduction simultanée des deux branches : il fut l'objet d'un rapport favorable par une commission de l'Académie de médecine, composée de MM. Dubois, Moreau et Velpeau, qui conclurent que *c'était là une invention qui méritait d'être encouragée.*

Parmi les idées nouvelles émises par Bernard, nous trouvons encore un procédé particulier pour réduire la luxation de la mâchoire inférieure, des modifications dans les procédés opératoires de l'amputation sus-malléolaire et de la cheiloplastie, un appareil spécial pour le redressement des cals difformes, un genre de version podalique dit à double rotation du fœtus, une méthode particulière de sciage de la tête du fœtus dans les cas de rétrécissement extrême du bassin.

Parmi toutes les idées sorties de ce cerveau ingénieux et sans cesse en travail, il n'en est pas de plus féconde que l'application du dynamomètre pour mesurer la force déployée par les agents mécaniques dans le manuel opératoire. Cette idée est aujourd'hui universellement adoptée en chirurgie, et elle tend à pénétrer en obstétrique. Combien en est-il qui savent qu'elle émane du praticien d'Apt ? Qu'il me soit permis de faire en sa faveur une réclamation bien

juste. Bernard a émis cette pensée pour la première fois dans un mémoire, qu'il a lu devant la Société de Médecine de Marseille en juillet 1836. En septembre de la même année, à la suite d'une tentative infructueuse de réduction d'une luxation, faite par M. Sédillot à l'Hôtel-Dieu dans le service de Breschet, il inspira à ces deux chirurgiens la pensée d'adapter le dynamomètre aux moufles.

Sédillot ne daigna pas faire connaître la source de son inspiration; aussi le considère-t-on comme le père de l'idée. Bernard a réclamé hautement la priorité dans la *Gazette médicale* de Montpellier, de 1841; jamais M. Sédillot ne la lui a contestée. Contribuons à faire rendre justice à notre cher collègue, en lui restituant la paternité de cette idée féconde, que l'une de ces erreurs historiques malheureusement si fréquentes dans les annales de la science, a fait attribuer à un autre.

Bernard a publié dans les journaux de Médecine un très-grand nombre d'observations et de travaux originaux. Les principaux ont eu pour objet :

De décrire une constitution médicale qui, de 1827 à 1834, marqua du cachet de la périodicité toutes les maladies ;

De prouver la nécessité d'imiter dans la vaccination la nature qui dissémine la variole ;

De décrire les rapports des lésions phlegmasiques locales avec la fièvre rémittente et intermittente ;

De signaler les bons effets de la saignée dans quelques cas de fièvre à accès pernicieux ;

D'étudier les rapports de la contractilité et de la sensibilité de l'utérus.

Je ne ferai que signaler ses travaux d'économie médicale ; nous en reparlerons plus loin avec plus de détails.

Un praticien, d'une culture intellectuelle aussi élevée, d'une activité cérébrale pareille, ne pouvait manquer d'arriver au succès. Bernard avait pourtant d'autres qualités qui devaient rendre sa réussite plus facile. Il était tout particulièrement séduisant et possédait, dans toute sa personne, une distinction qui se rencontre peu communément.

Cette distinction, elle était tout à la fois native et voulue. D'une organisation fine et délicate au physique, il avait été doué au moral, soit par la nature même, soit par les soins de parents, chez lesquels les principes religieux n'avaient été ébranlés ni par le scepticisme du XVIII^e siècle, ni par les secousses de la Révolution, de ce respect de soi-même qui préserve l'homme de toute vulgarité, et qui établit dans tout son être l'harmonie, l'unité et cette distinction qui caractérise les natures d'élite. D'instinct, il avait horreur de ce qui est contraire au bon goût, et jamais vous n'auriez pu surprendre sur ses lèvres un mot trivial.

Cette tendance facile à relever dans la vie ordinaire s'accroît surtout dans ses écrits. J'ai dû, pour pouvoir vous tracer cette étude, lire les productions sorties de sa plume. Combien je dois m'en féliciter ! Je savais à quel point ses travaux comme médecin légiste étaient estimés, le rôle important qu'il avait joué dans plusieurs affaires capitales, l'autorité qu'il avait toujours eue sur le jury, le ministère public et même les avocats ; ses rapports étaient des modèles de précision, de science et de jugement, ses dépositions orales étaient marquées au coin de la sagesse et du bon goût. Tout ce qui est sorti de sa plume, ses mémoires couronnés par les sociétés savantes, ses travaux scientifiques, ses allocutions comme magistrat municipal ou membre des sociétés littéraires, tout ré-

vèle un esprit qui se surveille toujours et qui a fait subir à la pensée émise, comme à l'expression que revêt cette pensée, le contrôle d'une appréciation exacte et sévère. Aussi son style est-il clair, précis et nerveux, sans être toutefois dépourvu de l'image brillante, dont nous autres méridionaux, nous aimons à colorer nos discours. Cette élégance, ce fonds de poésie, ce culte pour tout ce qui relève l'idée et la forme, qui fut une de ses préoccupations constantes dans ses écrits scientifiques aussi bien que dans ses délasséments littéraires, s'alliaient, chez lui, à un tact si sur, que jamais il ne tomba dans l'écueil, qui menace les esprits trop préoccupés de bien faire : il évita l'afféterie, dont le ridicule, chez ceux qui sont atteints de ce défaut, l'affectait péniblement. Il sut toujours rester naturel.

Dans tous ses écrits domine la note spiritualiste : aux convictions religieuses, qu'il avait acquises dans le milieu simple, modeste et profondément honnête, où il avait été élevé, vint se joindre l'enseignement de l'école de Montpellier. Aussi resta-t-il attaché toute sa vie aux grands principes de la philosophie chrétienne, qu'il avait adoptés dès ces années de la jeunesse, où l'homme complète son éducation morale par le choix raisonné, qu'il est appelé à faire entre les divers systèmes philosophiques.

La science, à laquelle le vouaient les traditions de sa famille et les aptitudes merveilleuses, qui s'étaient en quelque sorte accumulées sur sa tête par un travail mystérieux de l'hérédité, était bien faite pour exalter les sentiments de charité, qui sont un des dogmes de la philosophie chrétienne. Bernard avait tout à fois le culte de son art, un désir insatiable de soulager ses semblables, et une idée très-haute de la mission dévolue au médecin. « La philanthropie est

l'âme de la médecine, » dit-il, dans cette belle lettre insérée en 1844 dans la *Gazette médicale* de Montpellier, et ayant pour titre: *De la Médecine de charité et de la charité en Médecine*. Après y avoir combattu l'empirisme, même lorsqu'il s'abrite derrière la robe du prêtre, il y définit le sacerdoce médical, comme le comprenait son âme ardente et généreuse. Ce n'est pas qu'il ignorât toutes les amertumes de la vie médicale : dans sa carrière de praticien il en a vu le fort et le faible, il en a connu tous les secrets. C'est avec une certaine tristesse, qu'il prévient le médecin des désillusions qui l'attendent, alors qu'après avoir dépensé cette chaleur de l'âme qui fait de toutes les douleurs humaines sa propre douleur, il ne trouve en échange que la sécheresse du cœur, et, bien plus souvent qu'on ne croit, l'oubli des plus strictes obligations contractées par le malade. « Les moralistes profanes, dit-il, dans la brochure citée plus haut, ont admis le précepte d'agir avec une intention pure d'intérêt privé ; mais il n'appartient qu'au divin législateur de proclamer l'exercice de la charité, même en retour des plus amères rémunérations. C'est là, où le médecin peut puiser la force de braver les dégoûts inséparables de son ministère. En se dévouant, il ne se détermine ni par le plaisir secret d'exercer la bienfaisance, ni en vue de la gratitude des hommes. Le sentiment qui l'inspire n'admet pas de calcul. C'est un noble enthousiasme qui se tourmente du mal des autres ; c'est la brûlante humanité »

Ce type idéal du médecin, Bernard l'a admirablement réalisé. Depuis le premier jour de son exercice jusqu'à la fin de sa carrière, il s'est donné tout entier à la population au milieu de laquelle il a vécu et lui a prodigué des trésors de charité avec un désintéres-

sement qui ne s'est jamais démenti. Il appartenait à cette école, dont il serait difficile de trouver un représentant aujourd'hui, qui, à force de se désintéresser du côté matériel de la profession, en arrive à oublier que le médecin doit vivre de la médecine, comme le prêtre de l'autel. Il se serait gardé de réclamer des honoraires à ceux qui savaient oublier de lui en offrir, et rougissait presque d'en recevoir. Quand un client de la classe du peuple se présentait pour lui offrir ce qui lui était dû, il ne manquait jamais de lui faire subir un interrogatoire en règle ; il aurait cru commettre un acte contraire à la dignité professionnelle, s'il ne s'était préalablement assuré que le paiement offert n'amènerait aucune gêne, fût-elle même passagère. Sa délicatesse avait des nuances infinies, et il savait souvent affecter une certaine brusquerie, en congédiant ceux qui insistaient pour lui faire accepter au moins un faible témoignage de leur reconnaissance ; il dissimulait ainsi le mouvement de sensibilité, que venait de faire naître le récit des misères, dont il était devenu le confident.

Cette fidélité à des habitudes de désintéressement absolu vis-à-vis des pauvres et de réserve vis-à-vis des riches n'était pourtant pas sans mérite ; Bernard a vu sa vie entière attristée par des embarras pécuniaires et par les soucis permanents et cruels qu'ils traînent à leur suite. Il aurait pu, sans doute, trouver dans les exigences de créanciers, qui parfois frappaient à sa porte la menace à la bouche, une excuse à se départir des règles qu'il s'était imposées. Il n'en fut rien : au milieu des angoisses les plus vives, des situations les plus difficiles, il ne consentit jamais à réclamer ce qui lui était légitimement dû. Vous vous figurez sans peine à quel point on a dû abuser de sa générosité et de sa délicatesse ; et je ne vous étonnerai pas en

vous disant qu'il a laissé une succession embarrassée. Il est mort comme ces évêques, qui consacraient leur patrimoine aux pauvres ; il leur a donné son patrimoine à lui, sa vie tout entière, sa science et son activité. Aussi les larmes de la population qui se pressait autour de son cercueil ont-elles été une récompense, qu'il n'avait peut-être pas désirée, mais qu'il avait bien méritée ; c'était un témoignage éclatant de reconnaissance pour une charité et un dévouement, qui furent sans limites comme sans défaillances.

Bernard était un de ces médecins qui se font la plus haute idée du mandat qui leur est imposé et de la responsabilité morale qui leur incombe. Il faut dans notre profession avoir acquis un bagage assez riche, pour qu'aucune situation ne nous trouve au dépourvu, savoir se décider et agir vite et sûrement. Il était de ceux-là ; je vous ai dit comment il avait fait ses études médicales, allant compléter ses connaissances à Paris, après avoir conquis à Montpellier le diplôme de docteur, mais ne se sentant pas encore suffisamment armé pour la lutte. Dans ses études comme dans ses travaux, il était toujours soutenu par cette philanthropie éclairée, qui pour lui « est l'âme de la médecine, » et qu'il appelle « le premier mobile des actes du médecin. »

Dans le cercle, dont son talent avait singulièrement aggrandi les limites, où se mouvait son activité, tout pour lui était matière à étude et à perfectionnement : comme chacun de nous, médecins éloignés des grands centres où chacun a le bonheur de se borner au sujet qu'il préfère, il dut ne rester étranger à aucune des branches de l'art de guérir ; Médecine, Chirurgie, il sut tout embrasser ; et, vous l'avez vu, Messieurs, ses mémoires, ses communications aux Sociétés savantes touchent aux sujets les plus divers. Il mon-

tra pourtant toujours une prédilection marquée pour l'art des accouchements. Où devons-nous en trouver la cause ? Serait-ce dans l'invention du *forceps assemblé*, dont des accoucheurs connus, ceux qui composaient la commission académique, avaient reconnu les mérites, et qui a rendu de grands services dans des cas difficiles entre les mains de son inventeur. Je ne le pense pas et j'attribuerai bien plus volontiers cette préférence à ses succès dans la pratique obstétricale ; il y avait acquis une rare habileté de main ; sa clientèle en grandissant avait étendu le champ de ses observations ; et je puis dire que jamais, même dans les situations les plus désespérées, alors qu'il était tardivement appelé, il n'a eu à regretter de ces catastrophes, qui peuvent faire craindre à un accoucheur de s'être trouvé au dessous du péril qu'il était chargé de conjurer.

Pendant quelques années, Bernard regretta de s'être établi à Apt : il comprenait qu'il eût été mieux placé dans une grande ville. Il avait conscience de sa valeur : sûreté dans le diagnostic, connaissances variées, approfondies, amour de son art poussé jusqu'à l'enthousiasme, esprit de charité et de dévouement décuplant les forces physiques, noble émulation que donne à une nature fière et distinguée le désir de vaincre tous les obstacles, enfin une sorte de mysticisme exalté le portant à croire que ses efforts pour lutter contre la maladie trouvaient un appui dans une secrète inspiration venue d'en haut ; tel était notre ami. Transporté sur un plus grand théâtre, il aurait trouvé plus facilement à satisfaire ses goûts délicats, ses aspirations élevées, et je crois pouvoir affirmer qu'il eût satisfait cette noble ambition, qui porte l'homme à souhaiter que les résultats soient proportionnés à l'effort. Malheureusement il trouva auprès de lui une résistance obstinée.

Plus tard, il songea à concourir pour la chaire d'Accouchements à Montpellier, mais il se découragea à cause de la brièveté du délai qui était accordé avant l'ouverture des épreuves; il craignit, sans doute, d'être inférieur à lui-même ou de lutter contre des candidats plus exercés aux luttes des concours.

Bernard a été pendant longtemps médecin des hôpitaux de la ville et médecin des épidémies de l'arrondissement d'Apt. Je n'ai pas besoin de vous dire quel dévouement il a mis à remplir ces fonctions. Il a reçu la croix de la Légion d'honneur à la suite du choléra de 1854 ; ceci mérite d'être rappelé, car il est juste de dire que, si dans les épidémies les médecins sont les premiers au jour du danger, on a presque toujours soin de les oublier au jour de la récompense.

Sous une enveloppe en apparence un peu frêle, notre confrère cachait une intrépidité peu commune. Je ne veux pas parler de ce courage banal qui nous fait aller braver une épidémie, et mourir du croup, de la variole, ou du choléra. C'est là une vertu trop commune dans le monde médical. Non, il s'agit du courage personnel, qualité qui n'est, dit-on, pas très-commune dans Vauchuse. Permettez-moi de vous citer deux faits : Bernard, il y a déjà longues années, avait été requis par la justice pour constater un assassinat ; le cadavre de la victime avait été jeté dans un ravin inaccessible, où nul ne consentait à descendre pour l'en retirer. Les magistrats en furent réduits à promettre une prime de cent francs à celui qui se dévouerait. Nul parmi les assistants ne s'avança. Notre confrère ne voulut pas que l'œuvre de la justice pût être paralysée, et refusant par avance toute récompense, il se fit attacher et descendit dans le précipice : il fut remonté de la même façon, après avoir chargé sur ses

épaules le cadavre qui devait être soumis à son examen.

En décembre 1851, il protégea, au péril de sa vie, M. Paillard, sous-préfet de Forcalquier, qui, menacé par les insurgés de ce pays, n'avait dû son salut qu'à la fuite, et s'était échappé grièvement blessé. Il avait été amené à Apt, où les mêmes dangers se présentaient pour lui. Bernard enleva son malade dans une voiture, traversa le pistolet au poing les groupes armés qui les suivaient, et conduisit le blessé à Avignon, où il le laissa dans les mains de son vieil ami Pamard.

Un esprit aussi distingué que celui de notre regretté confrère ne pouvait pas ne pas prendre un vif intérêt aux questions professionnelles. Son mémoire sur l'*Esprit de corps*, qui a été couronné par la Société de Médecine de Marseille, mérite de fixer notre attention respectueuse. Saluons, Messieurs, celui qui le premier a eu l'idée de cette Association, qui ne devait être fondée que plus de dix ans après et qui est aujourd'hui florissante et prospère. Permettez-moi de vous relire le plan d'organisation que Bernard proposait pour combattre le danger de l'individualisme et pour régénérer la profession médicale :

« 1° L'association de tous les gens de l'art de chaque arrondissement de France, sous le nom de collègues de médecine.

« 2° L'élection des fonctionnaires à la majorité des suffrages; la durée brièvement temporaire des charges, et l'aptitude de tous les membres à les remplir.

« 3° L'ouverture d'un congrès médical législatif à époques déterminées, composé d'un envoyé de chaque collège.

« 4° La création d'un collège central séant à Paris, lequel serait revêtu du pouvoir exécutif.

« 5° La division des attributions de tous les collèges en scientifiques et administratives. »

Que vous en semble ? Ne vous semble-t-il pas relire nos statuts, avec quelques modifications dans les noms seulement ? Le plan de l'Association est là ; son nom y est aussi : Association de Prévoyance ! Vous y trouvez les assemblées annuelles des Sociétés, comme aussi le projet d'une Caisse de retraite, et même d'un Institut pour recevoir les associés vieux et infirmes. Je me demande comment on a attendu jusqu'à aujourd'hui pour rendre à l'éminent confrère que nous avons perdu la justice qui lui est due.

Vous y trouvez encore, dans ce Mémoire, bien des idées qui sont aujourd'hui du domaine public et que chacun croit avoir eues le premier : suppression du 2^e ordre de médecins et de pharmaciens, principe du concours pour tous les emplois médicaux à donner, collèges médicaux jugeant les différends entre médecins et de médecins à clients. J'en passe, pour ne pas abuser ; mais je comprends maintenant le rôle important que Bernard joua au Congrès médical de 1845. Il était tout désigné pour faire partie de la Commission n° 12, qui le choisit d'abord pour son secrétaire, et bientôt pour son rapporteur. Lisez, Messieurs, ce beau rapport où vous retrouverez ce style élégant et choisi, cette élévation de vues et d'idées qui caractérisent les œuvres de notre cher et regretté confrère. Il y reproduit le plan d'Association, que je viens de vous exposer conformément à son précédent mémoire, en y introduisant quelques modifications de détail.

Les conclusions de son rapport ne furent pas adoptées, telles qu'il les avait formulées. Il est dans toutes les réunions nombreuses des esprits chagrins, pointus, qui aiment à critiquer les propositions, dont ils ne sont pas les auteurs ; ils s'emparèrent de ce mot d'indépen-

dance, qui est bien séduisant sans doute, mais non pas lorsqu'il prépare la division et conduit à l'asservissement ; les brebis de Panurge suivirent, et on adopta des conclusions qui, tout en admettant le principe d'association avec centre siégeant à Paris, n'avaient pas la netteté et la précision de celles qu'avait présentées Camille Bernard.

Aussi fallut-il encore attendre l'impulsion généreuse de nos confrères de Bordeaux, pour que ses idées fussent réalisées et que l'Association générale des médecins de France parvînt à se fonder.

Lorsqu'en 1864 notre Société fut constituée, Bernard fut immédiatement des nôtres ; vos suffrages l'appelèrent à siéger dans la Commission administrative, mais l'éloignement ne lui permit de venir que très-rarement prendre part à nos travaux. De quels applaudissements n'auriez-vous pas salué celui à qui nous devons l'idée première de cette Institution de prévoyance ! Quel autre président auriez-vous choisi ? Mais nous ignorions tout cela et sa modestie de bon ton ne lui permettait pas de nous l'apprendre. Aujourd'hui, c'est devant une tombe récemment fermée, que nous devons rappeler tous ces souvenirs, et je me demande quel juste tribut de regrets la Société de Vaucluse voudra payer à celui que j'appellerai le précurseur de notre Association.

Pendant de longues années, quinze ans au moins, Bernard fut maire de la ville d'Apt, usant de toute son influence en faveur de ses administrés et de sa ville. En 1877, il céda à des sollicitations pressantes, et, séduit par la perspective qu'on lui avait montrée de rallier les divers éléments conservateurs, il accepta de rentrer à la Mairie ; mais il vit bientôt la voie dans laquelle on s'engageait, et il resta à l'écart pour repousser toute solidarité d'agissements qui blessaient son honneur et sa conscience. Sa réputation d'hon-

néteté était telle que nul n'osa même le soupçonner ; il était comme l'hermine, qui peut traverser toutes les souillures sans ternir sa blancheur immaculée. Il a été un administrateur actif et éclairé : son initiative a valu à la ville le chemin de fer, une halle aux blés, l'achat d'une source qui donne une eau limpide et abondante, l'éclairage au gaz, enfin l'assainissement de nombreux quartiers, où il a fait pénétrer l'air et la lumière.

Il avait fondé une Société entre les médecins et pharmaciens de l'arrondissement d'Apt, conformément au plan qu'il avait proposé : il en fut le président, mais il ne put empêcher l'individualisme de reprendre le dessus et la Société de se dissoudre.

Sous son inspiration, une société littéraire, artistique et scientifique fut fondée à Apt. Il savait donner à la fête de Sainte Anne, patronne du pays, un éclat inaccoutumé, tantôt en appelant le Congrès scientifique à tenir à Apt ses assises, tantôt en ressuscitant les luttes poétiques des Félibres. Il présidait toutes ces fêtes avec le tact, la distinction et la courtoisie, qu'il savait mettre en toutes choses : de longtemps, on ne saura le remplacer.

Tel fut, Messieurs, l'homme de bien dont je viens de vous entretenir : sa vie tout entière a été faite de dévouement, de sacrifice et de foi religieuse ; sa mort a été digne de sa vie. Bernard avait deux fils : l'un a toujours été réfractaire à la vocation médicale ; après avoir atteint une haute situation dans la magistrature debout, il a préféré la position modeste et stable de Conseiller aux postes élevés que sa valeur personnelle lui permettait d'ambitionner ; je dois à sa main pieuse d'avoir pu mener à bien le travail que je voulais consacrer à la mémoire de son père ; qu'il me permette de ne pas l'oublier.

L'autre avait embrassé la profession de ses pères :

vous l'avez presque tous connu et vous vous rappelez, sans doute, combien la nature s'était montrée généreuse envers lui. Tout lui présageait le succès ; sa carrière a pourtant été traversée par de cruelles épreuves, qui le ramenèrent mourant à la maison paternelle au printemps de cette année. Ce coup fut au-dessus des forces de ce père, qui voyait la mort prête à saisir ce fils qui était l'une des deux passions de sa vie et sur la tête duquel il avait placé toutes ses espérances. Il n'y résista pas : il a succombé rapidement sans lésion organique caractérisée ; il a vu venir la mort avec calme, avec sérénité, remplissant ses devoirs de chrétien sans ostentation ; il s'est éteint avec la tranquillité d'une âme heureuse d'être délivrée des souffrances terrestres pour aller se reposer dans le sein du Créateur. Il a précédé son fils de quelques jours.

Je compte, Messieurs, que vous ne m'aurez pas trouvé trop long ! Camille Bernard a été le condisciple d'abord, et ensuite l'ami de mon père : pendant plus de cinquante années qu'a duré cette amitié, jamais aucun nuage n'est venu l'obscurcir ; il a fallu la mort pour la briser. Depuis mes plus jeunes années, j'ai vu cet ami de la maison, j'ai appris à le connaître et à l'aimer. En parlant de lui, ma pensée s'est souvent reportée sur l'autre, et j'ai pensé que vous me pardonneriez de m'être un peu trop complaisamment étendu sur la vie et les œuvres de cet homme, avec lequel vient de s'éteindre une famille médicale, et qui peut être cité comme un des plus purs modèles de cette race de médecins, bien près de disparaître, qui mettaient leur art au-dessus de leur intérêt propre et en faisaient un véritable sacerdoce.